son éclat métallique et assez vif. Ses cristaux, qui sont généralement très-petits, ont pour forme fondamentale un prisme droit à base rhombe, de 118°. D'après Damour, la composition chimique de ce minéral répondrait à la formule : $2\,PbSu + As^2Su^3$ ; ce qui donne, en poids, pour 100 parties : 57,09 de plomb ; 22,18 de soufre, et 20,73 d'arsenic. La *dufrénoysite* fond aisément au chalumeau, et, en passant de l'état solide à l'état liquide, elle répand une odeur sulfureuse, bientôt suivie d'une odeur arsenicale. Traitée par l'acide chlorhydrique, elle se dissout avec lenteur et dégage de l'hydrogène sulfuré. On la rencontre dans la dolomie grenue, en compagnie de la binnite, du réalgar et de plusieurs autres composés de même nature.

La *dufrénoysite* des minéralogistes allemands, ou notre binnite, se présente en cristaux appartenant au système cubique, et ordinairement de la grosseur d'un pois. C'est une substance d'un noir de fer, ayant la poussière rougeâtre et un éclat métallique très-brillant. La pesanteur spécifique de la *dufrénoysite* est de 4,47. La composition chimique n'en est pas encore parfaitement connue. D'après les dernières analyses, elle renfermerait en poids 47 pour 100 de cuivre et d'argent, 32 de soufre et 19 d'arsenic.

**DUFRESNE** (Jean), jurisconsulte français, né à Amiens, mort en 1675. Il était frère du célèbre Ducange et acquit une grande réputation comme avocat. Dufresne fonda le *Journal des audiences* et écrivit un *Commentaire sur la coutume d'Amiens*, qui a été publié avec la *Coutume de Picardie*.

**DUFRESNE** (Guillaume), navigateur français, né à Saint-Malo en 1688, mort vers 1730. Il devint capitaine de vaisseau au service de la Compagnie des Indes, se fit remarquer par son courage pendant les dernières guerres du règne de Louis XIV et fut chargé, en 1715, par le comte de Pontchartrain, de prendre possession de l'île Mauritius, qui reçut alors le nom d'île de France.

**DUFRESNE** (Bertrand), habile financier, député et ministre français, né à Navarreins (Béarn) en 1736, mort en 1801. Il fut premier commis sous Necker, intendant général des fonds de la marine, receveur général à Rouen, et directeur du Trésor public de 1788 à 1790. Son dévouement à la monarchie lui valut un emprisonnement momentané pendant la Terreur. Elu membre du conseil des Cinq-Cents en 1791, mais éliminé après le 18 fructidor, il reprit, sous le Consulat, son emploi de directeur du Trésor public. Grâce à l'ordre parfait qu'il sut mettre dans l'administration des finances, le crédit se releva comme par enchantement. Sa mort causa des regrets à Bonaparte, qui fit placer son buste dans une des salles de la trésorerie.

**DUFRESNE** (Abel-Jean-Henri), magistrat et écrivain français, né à Etampes (Seine-et-Oise) en 1788, mort en 1862. Il fit son droit à Paris, où il exerça la profession d'avocat, devint juge suppléant au tribunal de la Seine pendant les Cent-Jours, fut destitué à la seconde rentrée des Bourbons et s'occupa alors de peinture et de travaux littéraires. On a de lui des ouvrages d'éducation et de morale qui sont estimés : le *Monde et la retraite* (1817, 2 vol.); *Samuel d'Harcourt* (1820, 2 vol.); *Contes à Henriette* (1822); *Nouveaux contes* (1824); *Pensées, maximes et caractères* (1826); *Leçons de morale pratique* (1826); l'*Art de fixer les souvenirs* (1840); *Contes à Henri* (1850); le *Livre des pauvres* (1854), etc.

**DUFRESNE** (Alfred), compositeur français, né en 1822, mort à Paris le 4 mars 1863. Il s'essaya à la composition musicale en publiant quelques romances qui furent favorablement accueillies, et aborda ensuite l'opéra-comique. Il a fait exécuter, sur la petite scène des Bouffes-Parisiens, trois opérettes : *En revenant de Pontoise*, *Maître Bâton* et l'*Hôtel de la poste*. Le Théâtre-Lyrique a également représenté de ce compositeur, qu'une longue et douloureuse maladie enleva fort jeune aux arts, un opéra-comique ayant pour titre les *Valets de Gascogne*. Alfred Dufresne, qui avait eu beaucoup de peine à faire accepter ses ouvrages et s'était épuisé à lutter contre les difficultés inséparables d'un début au théâtre, a laissé plusieurs œuvres inédites, dont quelques-unes allaient voir le jour lorsqu'il mourut.

**DUFRESNE** (Nicolas-Thomas MARION), navigateur français. V. MARION.

**DUFRESNE** (Joseph), historien et publiciste. V. FRANCHEVILLE.

**DUFRESNE (QUINAULT-)**, acteur français. V. QUINAULT-DUFRESNE.

**DUFRESNIE** s. f. (du-fré-ni — de *Dufresne*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des valérianées, qui croît en Perse.

**DUFRESNOY** (Charles-Alphonse), peintre et poëte latin, né à Paris en 1611, mort à Villiers-le-Bel en 1665. Il était fils d'un pharmacien, qui lui fit faire d'excellentes études et le destina à la médecine; mais le jeune homme, que sa vocation entraînait vers la peinture et la poésie, ne put se conformer aux vœux de sa famille. Il prit des leçons de dessin sous la direction de Perrier, entra ensuite dans l'atelier de Vouet et partit en 1632 pour l'Italie. Arrivé à Rome, il se livra à l'étude des maîtres, particulièrement de Raphaël, cultiva en même temps la poésie; mais, comme son père avait refusé de lui donner une pension, il se vit contraint, pour vivre, de peindre des ruines, des ouvrages d'architecture, et se trouva dans une situation pénible. Fort heureusement pour lui, un de ses anciens camarades d'atelier, Mignard, arriva à Rome. Grâce à lui, Dufresnoy eut quelques travaux, dont le produit améliora sa position. En 1653, il se rendit à Venise, où il se prit d'enthousiasme pour le Titien. Trois ans plus tard, il retourna à Paris, fut chargé d'exécuter plusieurs tableaux pour le château du Raincy, peignit avec Mignard des fresques au Val-de-Grâce, puis fit seul quatre beaux paysages pour l'hôtel d'Hervart, aujourd'hui l'Hôtel des postes, ainsi que plusieurs peintures importantes dans l'hôtel de M. de Lyonne, et au Temple pour le grand prieur de Souvré. Bientôt après, une attaque d'apoplexie le rendit paralytique, et il alla mourir chez son frère à l'âge de cinquante et un ans. Dessinateur correct et bon coloriste, Dufresnoy fut un peintre estimable. La plupart de ses peintures ont été détruites; toutefois, le musée du Louvre possède de lui un *Groupe de naïades* et une *Sainte Marguerite*. Ses divers travaux lui acquirent de son temps une assez grande réputation; mais son œuvre capitale est l'ouvrage dans lequel il a exposé la théorie de son art, son poëme latin *De arte graphica*, qui fut publié trois ans après sa mort par Mignard (Paris, 1668) et qui obtint un succès considérable en France et à l'étranger. Dryden en donna en vers anglais une traduction libre. De nombreuses traductions françaises n'en ont pas épuisé le succès; la dernière a paru dans le *Guide de l'artiste et de l'amateur* (Paris, 1823).

**DUFRESNOY** (André-Ignace-Joseph), médecin français, né à Valenciennes en 1733, mort dans cette ville en 1801. Il fut successivement médecin de l'hôpital militaire de Valenciennes, médecin consultant des armées (1785), médecin en chef de l'armée du Nord (1793). Destitué et emprisonné comme suspect pendant la Terreur, il devint, après sa mise en liberté, médecin en chef de l'hôpital de sa ville natale. Dufresnoy était instruit et bon praticien. Il fit des recherches intéressantes sur des végétaux vénéneux, employa avec succès l'extrait de narcisse dans le traitement de l'épilepsie et publia un ouvrage intitulé : *Du caractère, du traitement et de la cure des dartres, de la paralysie, des convulsions* (Paris, 1799, in-8°).

**DUFRESNOY (DUCLOZ-)**, économiste français. V. DUCLOZ-DUFRESNOY.

**DUFRESNOY (LENGLET-)**, littérateur français. V. LENGLET-DUFRESNOY.

**DUFRESNY** (Charles RIVIÈRE), auteur dramatique, littérateur, né à Paris en 1648, mort en 1724. Il était arrière-petit-fils de Henri IV, par son grand-père, fils de la belle jardinière d'Anet, une des nombreuses maîtresses du Béarnais. Grâce à cette origine, il jouit de la faveur de Louis XIV, qui, en bon cousin, le fit son valet de chambre et contrôleur de ses jardins, car Dufresny avait un goût décidé pour l'horticulture. C'était une nature vraiment artistique, et il réussissait également dans la peinture, la musique, l'architecture et la poésie. Il avait beaucoup d'esprit, de vivacité, de facilité, mais peu de fond, et son instruction première avait été singulièrement négligée. Dufresny composait ses vaudevilles et les chantait à Granval, qui les notait; quant aux jardins, il les dessinait d'après les caprices d'une charmante fantaisie, contrairement au genre froid, compassé, régulier et solennel de Le Nôtre. Sa vie ne fut rien moins qu'édifiante. Il aimait à l'excès la table, les femmes, le jeu, les plaisirs; vrai panier percé, il lassa, par ses prodigalités continuelles et ses habitudes de désordre, la générosité du roi, qui désespéra de jamais pouvoir l'enrichir. Débiteur de sa blanchisseuse, il l'épousa, uniquement pour se libérer envers elle, façon originale de payer ses dettes qui a fourni à Le Sage un des traits de son *Diable boiteux*. Dufresny reçut aussi de larges gratifications du régent et finit par se faire auteur dramatique. Les quelques comédies qu'on a de lui brillent par l'esprit et la facilité, mais pèchent par l'irrégularité du plan. « Il petille d'esprit, dit La Harpe, et cet esprit est absolument original; mais comme, en même temps, il est toujours le sien, il arrive de là que tous ses personnages et même ses paysans n'en ont point d'autre. »

Il débuta par la comédie du *Négligent*, pièce de peu de mérite et dont le personnage principal est faiblement dessiné. Lié d'abord avec Regnard, il ne tarda pas à rompre avec lui, à propos de la comédie du *Joueur*. Dufresny avait fait le *Chevalier joueur*, sujet qui lui fut volé, dit-on, par son *ami*, lequel le gagna de vitesse pour la représentation. Il faut avouer qu'on serait mécontent à moins. Cette querelle inspira une épigramme à Gacon, le mordant satirique, qui s'était surnommé lui-même le *poëte sans fard*.

Un jour Regnard et de Rivière,
En cherchant un sujet que l'on n'eût point traité,
Trouvèrent qu'un joueur feroit un caractère,
Qui plairoit par sa nouveauté;
Regnard le fit en vers et de Rivière en prose;
Ainsi, pour dire en vrai la chose,
Chacun vola son compagnon : [vrage
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un et l'autre ou-
Dit que Regnard a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

Les recueils poétiques du temps et, en particulier, l'*Elite de poésies fugitives*, contiennent quelques bluettes de Dufresny, parmi lesquelles on cite volontiers l'*Ode anacréontique* qui commence par ce vers :

Réveillez-vous, belle dormeuse....

et l'espèce de vaudeville ou chanson : le *Tabac*, ou les *Eternuments*. Voici, par exemple, une petite paysannerie plaisante :

Voulez-vous, disoit Lucas,
Au seigneur de son village,
Que de vous on fasse cas:
Point de gloire et soyez sage.
Choquez souvent le verre avec vos habitants,
Sans songer à leur ménagère;
Soyez toujours notre père,
Mais ne soyez jamais père de nos enfants.

Donnons maintenant la liste des pièces de Dufresny : la *Noce interrompue*; le *Faux honnête homme*, à qui Voltaire a emprunté son personnage de Freeport; le *Faux instinct*; le *Jaloux honteux de l'être*, réduit en trois actes par Collé; le *Lot supposé*; le *Dédit*; la *Réconciliation normande*; *Attendez-moi sous l'orme*; le *Négligent*; le *Chevalier joueur*; l'*Esprit de contradiction*; le *Double veuvage*; le *Mariage fait et rompu*; le *Puits de la vérité*, histoire gauloise; *Nouvelles historiques* (1692); les *Entretiens* ou *Amusements sérieux et comiques* (1705, 1707, 1719), sorte de roman de mœurs, qui a inspiré à Montesquieu l'idée de ses *Lettres persanes*. Auger a publié une édition des *Œuvres choisies* de Dufresny, avec notice (1810).

**DUFRESSE** (Simon-Camille), général français, né à La Rochelle en 1762, mort en 1833. Il fut d'abord acteur à Paris. Ardent révolutionnaire, il s'enrôla en 1792, à la déclaration de la patrie en danger, devint général de brigade en 1793, commanda, à cette époque, l'armée révolutionnaire du département du Nord, fut deux fois arrêté comme partisan de Hébert, fit avec honneur les campagnes d'Italie, et eut le gouvernement de Rome et de Naples en 1799. Dufresse reçut plus tard le titre de baron de l'Empire, combattit en Espagne, défendit, en 1813, la place de Stettin pendant onze mois, commanda la division de Nantes pendant les Cent-Jours et fut mis à la retraite par les Bourbons.

**DUFRICHE-DESGENETTES** (Charles-Eléonore), curé de Notre-Dame des Victoires, à Paris, né à Alençon en 1778, mort en 1860. Il fit brillamment ses études au collége de Chartres. Lors du rétablissement du culte en France, son père, qui voulait en faire un docteur en droit ou en médecine, dut le laisser libre de suivre sa vocation pour l'état ecclésiastique. Le grand séminaire de Séez, ouvert en 1803, le compta parmi ses premiers élèves; il fut ordonné prêtre en 1805. On l'envoya d'abord dans une petite paroisse de Normandie; puis des circonstances imprévues l'ayant appelé à Paris, il y fut retenu et nommé vicaire à la paroisse des Missions étrangères. Un an après, en 1820, son curé étant devenu vicaire général du diocèse, il le remplaça. Sa promotion à la cure de Notre-Dame des Victoires eut lieu en 1832. Sous la Restauration, son dévouement au parti ultramontain, et, sous Louis-Philippe, son attachement à la famille des Bourbons, l'empêchèrent d'être élevé à l'épiscopat. Il fonda en 1836, dans sa paroisse, une archiconfrérie, pour la conversion des pécheurs. Desgenettes est auteur d'un *Manuel d'instructions et de prières à l'usage des membres de l'Archiconfrérie du T. S. et I. Cœur de Marie* (1 vol. in-12), et des *Annales* de ladite archiconfrérie. Ses *Œuvres* inédites (contenant des sermons, des prônes et des instructions) ont été publiées par M. l'abbé G. Desfossés (4 vol. in-12).

**DUFRICHE-VALAZÉ**, conventionnel français. V. VALAZÉ.

**DUFRISCHE** (Jacques), philologue français. V. FRISCHE.

**DUGALD-STEWART.** V. STEWART.

**DUGARD** (Guillaume), philologue et instituteur anglais, né dans le comté de Worcester, mort en 1662. Il avait dirigé des maisons d'éducation à Stamford et à Colchester, lorsque les marchands tailleurs de Londres le mirent, en 1644, à la tête d'une école qui acquit bientôt une grande réputation. Pendant la révolution d'Angleterre, son attachement à Charles Ier lui fit perdre sa place, ainsi qu'une imprimerie qu'il possédait, et il fut enfermé à Newgate. Rendu à la liberté, il ouvrit à Londres un établissement d'éducation qui eut en peu de temps un nombre considérable d'élèves. On a de lui plusieurs ouvrages de pédagogie; une *Grammaire grecque*; *Lexicon græci Testamenti alphabeticum* (1660).

**DUGAS** (Charles), sieur de Valdurèse, lieutenant assesseur criminel au présidial de Lyon, né à Saint-Chamond vers 1626, mort dans cette ville en 1783, avec la réputation de magistrat intègre et de savant jurisconsulte. On a de lui plusieurs ouvrages de droit, dont le plus remarquable a pour titre : *Dictionnaire étymologique des droits royaux et seigneuriaux* (Lyon, 1693, in-12).

**DUGAS** (Laurent), administrateur et littérateur français, né à Lyon en 1670, mort en 1748. Il devint président au présidial de sa ville natale, puis prévôt des marchands (1724-1730). Dugas cultiva les belles-lettres, fut un des sept fondateurs de l'Académie de Lyon et écrivit des réflexions sur le goût, qui ont été insérées dans le *Recueil d'opuscules littéraires* publié par d'Olivet.

**DUGAS DE BOIS-SAINT-JUST** (Jean-Louis-Marie), littérateur français, né à Lyon en 1743, mort en 1820, petit-fils du précédent. Il suivit quelque temps la carrière des armes, puis celle de la diplomatie, et émigra à l'époque de la Révolution. On a de lui : *Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle* (Lyon, 1809, 2 vol. in-8°); les *Sires de Beaujeu* (1811, 2 vol. in-8°); le *Véritable chemin de la fortune* (1812), etc.

**DUGAS-MONTBEL** (Jean-Baptiste), savant helléniste français, né à Saint-Chamond (Forez) en 1776, mort en 1834. Sa famille s'était acquis dans le commerce une réputation des plus honorables, et lui-même suivit plusieurs années la même carrière. Il fit chez les prêtres de l'Oratoire des études assez faibles, et, chose singulière, montra dans son enfance, une indifférence voisine du dégoût pour ces langues classiques qui devaient être plus tard la passion dominante de sa vie. Après avoir servi dans les armées de la République et défendu vaillamment le territoire national menacé par la coalition européenne, il eut le courage de recommencer à vingt ans son éducation manquée; le latin, les langues vivantes, la poésie, la métaphysique, les hautes sciences politiques et morales absorbèrent les heures, trop courtes à son gré, que lui laissait le soin de ses affaires. A trente ans, il fut pris de l'amour du grec.

Dès 1800, Dugas-Montbel publiait dans un recueil périodique, pour lequel travaillait aussi son compatriote et son ami Ballanche, des articles remarquables; mais le commerce lui permettait peu de se livrer tout entier aux lettres, et il s'en plaignait amèrement. « Aimons toujours les lettres, quoi qu'on en dise, écrivait-il à son ami; elles sont d'un bien précieux secours dans le passage de la vie; j'y trouve, quant à moi, mes plus chères délices. » A cette même époque, pendant un assez long séjour à Paris, il fit jouer avec succès un vaudeville : la *Femme en parachute*. Reçu à l'Académie de Lyon en 1803, il se mit à voyager en France, en Italie et en Suisse, menant de front les lettres et les affaires, ajoutant à la fois à sa fortune et aux connaissances déjà si variées de son esprit. En 1810, il abandonna tout à fait le commerce. « Puisqu'il faut être quelque chose dans cette vie, se dit-il, je serai helléniste. » Il l'a été, en effet, et l'un des meilleurs dont la France puisse se glorifier devant les étrangers. En 1815, parut sa traduction de l'*Iliade*, et en 1818 celle de l'*Odyssée*. Ce sont là ses deux titres à une longue et légitime renommée. Dugas-Montbel est un traducteur fidèle sans sécheresse; il n'amplifie point son auteur, il ne le mutile jamais; il le suit dans ses moindres nuances; il ne s'attache pas seulement à rendre le sens, mais à exprimer l'image dans toute son énergie ou sa grâce; il cherche, par une combinaison harmonieuse de mots et de périodes, à saisir quelque chose de la divine harmonie de la versification hellénique; il conserve aux héros des deux poëmes leur naïve et farouche simplicité; et, si le parfum de la muse d'Homère a perdu dans sa traduction, ce qui était inévitable, une partie de sa fraîcheur, du moins ne s'est-il pas évanoui sans laisser de trace. Dugas-Montbel ne se contente pas d'être un habile et délicat traducteur, c'est aussi un commentateur très-savant et très-ingénieux. Son histoire des *Poésies homériques*, qui précède les *Observations sur* l'Iliade *et sur* l'Odyssée, est un modèle de fine critique et de saine érudition. Contrairement à l'habitude de tous les traducteurs qui se mettent en colère, dès qu'on refuse la moindre qualité à leur auteur, il met en doute même l'existence du sien, et, tout en ne partageant pas son opinion sur ce point, on ne peut s'empêcher de rendre justice à sa bonne foi et à sa loyauté. Outre les ouvrages dont nous venons de parler, Dugas-Montbel a laissé un grand nombre d'opuscules, dont aucun n'est sans mérite : *Réflexions sur la comédie et sur les causes de sa décadence* (*Mercure* du 7 novembre 1812); *Lettre à M. Beuchot sur un poëte du XVIe siècle*; (*Magasin encyclopédique*, décembre 1812); *Examen de quelques observations publiées par M. de Rochefort, pour prouver que le récit de la blessure d'Ulysse, au* XIXe *livre de l'Odyssée, est un passage interpolé*. (Extrait des *Annales encyclopédiques*, 1817); *Œuvres complètes d'Homère*, avec le texte grec et des observations (Paris, Didot, 1828-1833, 9 vol. in-8°); *Du digamma dans les poésies homériques*; (*Bulletin des sciences historiques*, janvier 1825); *Des épithètes dans les poésies homériques* (*Bulletin des sciences historiques*, t. III, mars, 1825); *Ulysse-Homère* ou le *Véritable auteur de* l'Iliade *et de* l'Odyssée, par Constantin Koliadès (1829, dans la *Revue française*); *Observations sur la traduction de Théocrite de M. Servan de Sugny* (*Bulletin universel des sciences*, 7e section, mars 1829); *De l'époque où l'écriture fut introduite dans la Grèce* (*France littéraire*, septembre 1832); *Sur la traduction des noces de Thétis et de*



*Pélée, de Catulle, par M. Servan de Sugny*. (scènes historiques, novembre 1829); *Sur l'Octavius de Menudius Felis*, traduction de A. Péricaud (novembre 1829); *Manière dont on doit prononcer la langue grecque* (*France littéraire*, t. VIII). Dugas-Montbel, dont les journaux accueillaient très-volontiers les productions, a fourni au journal le *Temps* des articles sur l'*Aristophane d'Artaud*; sur la *Beauté morale et la poésie d'Homère, par Van Limburg-Brower*, enfin sur l'*Iliade de M. Bignan*. Il a laissé plusieurs manuscrits, dont aucun, nous le croyons du moins, n'a été publié, entre autres un roman, sous forme épistolaire, avec ce simple titre : *Correspondance de famille*.

Dugas-Montbel n'avait jamais eu d'autre ambition que de s'illustrer dans les lettres; après la Révolution de 1830, il fut appelé, comme malgré lui, à jouer un rôle politique; trois fois les électeurs du Rhône le choisirent pour leur représentant. Il fut à la Chambre un député plus utile que brillant. Il ne monta qu'une seule fois à la tribune, pour demander l'abolition de la peine de mort, mais, dans les bureaux et les commissions, il rendit les plus grands services par son zèle, sa connaissance des affaires et sa modération. Dans l'intervalle des sessions, il travaillait avec ardeur à une traduction d'Eschyle, entreprise depuis peu. Par malheur, sa santé déclinait chaque jour, et il succomba après une maladie de trois mois. Il a légué à la ville de Saint-Chamond une somme de dix-huit mille francs et tous ses livres pour y fonder une bibliothèque, chose qui manquait alors dans la plupart des villes manufacturières. Cet homme honnête et généreux, voué toute sa vie à la culture des lettres, se préoccupait en mourant des moyens de répandre partout l'instruction dans le peuple, question capitale qui sollicite et passionne les plus hautes intelligences.

**DUGAT** (Gustave), orientaliste français, né à Orange (Vaucluse) en 1824. Il se rendit à Paris, où il apprit l'arabe à l'Ecole des langues orientales, puis fit partie d'une mission envoyée en Algérie pour y fonder un pénitencier agricole (1845). Depuis lors, M. Dugat a appris le turc et le persan. Il fait partie de la Société asiatique et de la Société orientale. Il a publié un grand nombre d'articles dans la *Revue algérienne*, le *Journal asiatique*, la *Revue de l'instruction publique*, la *Revue de l'Orient*, etc. On a de lui, en outre, plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Choix d'épisodes du roman d'Antar*, traduit de l'arabe (1848-1850); *Précis historique et statistique des colonies agricoles établies en France et en Algérie* (Paris, 1850); *Grammaire arabe et française* (1854, in-8°); la traduction d'un poëme du cheik Fares en l'honneur du bey de Tunis (1851); l'*Histoire politique et littéraire des Arabes d'Espagne*, de Makkarî (1854-1859, 5 vol. in-4°); le *Livre d'Abd-el-Kader* (1858).

**DUGAT DE BEAULIEU** (Jean-Louis), archéologue français. V. BEAULIEU.

**DUGAZON** s. f. (du-ga-zon). Théâtre. Nom donné aux actrices de l'Opéra-Comique qui se distinguent dans les rôles créés autrefois par la célèbre Dugazon, ou dans des rôles analogues : *Les* DUGAZONS *tiennent les rôles d'ingénues amoureuses et de soubrettes*.

— **Encycl.** Au théâtre, lorsqu'un acteur a fait preuve de talent, d'originalité dans un emploi quelconque, qu'il est doué de facultés particulières, les auteurs s'empressent de lui tailler des rôles dans lesquels ces qualités soient mises en relief et même poussées jusqu'à l'excès. L'acteur marque à son empreinte les rôles écrits spécialement pour lui et attache son nom à cette catégorie de rôles. C'est surtout pour les troupes de province que se produit ce classement, et alors, selon la nature du talent de l'artiste engagé, on spécifie qu'il devra jouer les rôles créés à Paris par tel ou tel comédien en renom. C'est ainsi qu'on a dit ou qu'on dit encore : jouer les *Elleviou*, les *Martin*, les *Trial*, les *Laruette*, les *Philippe*, les *Arnal*, les *Bouffé*, les *Achard*, les *Sainville*, les *Grassot*, les *Bressant*, les *Philis*, les *Déjazet*, les *Rose Chéri*, etc., etc.

Parmi les artistes qui ont ainsi donné leur nom à un emploi, il faut citer en première ligne Mme Dugazon, la célèbre chanteuse de l'Opéra-Comique. Cet emploi ne forme pas, comme il arrive pour les autres classifications, une fraction d'un autre emploi plus vaste, mais il en constitue un seul, unique, qu'on désigne toujours sous ce nom, les *dugazons*. Dans cette acception, le nom de la fameuse comédienne est devenu, comme celui de Trial, au point de vue de l'orthographe, un simple nom commun : on lui a enlevé sa majuscule, et on l'écrit au pluriel avec un *s*; et comme Mme Dugazon avait, avec l'âge, modifié la nature de ses rôles sans que son talent ni sa réputation en fussent amoindris, on a les *dugazons* proprement dites, et les *mères dugazons*, selon que ces rôles se rapportent aux premières ou aux dernières années de sa carrière.

Voici ce que dit à ce sujet un écrivain spécial : « L'emploi des *dugazons* se divise en jeunes *dugazons* et *dugazons* mères. Cette actrice célèbre a eu seule l'honneur de laisser son nom au genre que la marche du temps lui a tracé à deux époques de sa vie. Douée d'une sensibilité exquise, d'un organe expressif, elle immortalisa la moitié de sa vie par les rôles de Nina (dans *Nina* ou la *Folle par amour*) et de Babet (dans *Blaise et Babet*); dès qu'elle pressentit les prémices de la vieillesse, *Marianne*, *Camille*, la *Pauvre femme* et la *Mère du prisonnier* la revélèrent sous un autre aspect : c'était vraiment l'actrice de la nature. »

Depuis plus de soixante ans, les compositeurs n'ont cessé de qualifier du nom de *dugazons* tous les rôles de leurs ouvrages qui rentrent dans le genre créé jadis par la célèbre artiste. Pour caractériser cet emploi, nous dirons qu'il équivaut à celui de second ténor. Fatma, du *Caïd*; Isabelle, de *Gilles ravisseur*; Charlotte, de l'*Ambassadrice*; Denise, de l'*Epreuve villageoise*, etc., sont des *jeunes dugazons*. Dans le *Pré aux Clercs*, le rôle de la reine Marguerite de Navarre est une *mère dugazon*.

**DUGAZON** (Jean-Baptiste-Henri GOURGAUD, dit), célèbre comédien français, né à Paris en 1746, mort en 1809. Il était fils d'un acteur de province, qui s'était produit sans succès à la Comédie-Française. Ses sœurs, Mlle Dugazon et Mme Vestris, parurent sur la même scène avant qu'il n'y débutât le 29 avril 1771 par les rôles de Crispin dans le *Légataire universel* et de lord Houzey dans le *Français à Londres*. Il fut reçu définitivement l'année suivante. Les vieux habitués accueillirent avec faveur le nouveau venu, quoique Préville occupât à cette époque l'emploi dans lequel il débutait.

« Dugazon, dit Lemazurier, fut incontestablement, après la mort de Préville, le valet le plus comique de notre théâtre. Le talent d'acteur, inné chez lui et comme comprimé dans son âme, semblait à chaque instant faire explosion au dehors, et l'on ne devait pas s'étonner qu'un acteur entraîné par une verve aussi brûlante ne fût pas constamment en état d'en modérer les élans et de s'arrêter aux bornes posées par le goût, plus excusable du moins quand il les dépassait que tant d'acteurs qui, ne pouvant les atteindre, préfèrent souvent le talent de frapper fort à l'art difficile de frapper juste.... Naturel au suprême degré, Dugazon manquait de distinction, qualité, du reste, superflue chez les véritables comiques. Lors de la formation de l'école de déclamation, en 1786, il fut attaché à cet établissement en même temps que Molé et Fleury. Il obtint la même place au Conservatoire, lors de sa première organisation, et compta parmi ses élèves Talma et Lafon. Dugazon quitta, en 1791, le théâtre du faubourg Saint-Germain pour entrer rue de Richelieu. Six ans plus tard, il suivit ses anciens camarades au théâtre Feydeau. On ne tarda pas à oublier le zèle un peu excessif que Dugazon avait témoigné pour les idées révolutionnaires, et tous les partis s'unirent pour acclamer le grand artiste sans se préoccuper des opinions du citoyen. Le 24 avril 1809, il joua Figaro du *Barbier de Séville*, et ce fut la dernière fois qu'il parut sur le théâtre, terminant sa carrière par le rôle où il se montra le plus faible. Depuis quelques années, sa santé déclinait, sa constitution avait été altérée par un goût immodéré des plaisirs. Vers cette époque, il donna des marques visibles d'aliénation : on le vit faire des dépenses inutiles et ridicules, s'entourer d'oiseaux de toutes les espèces, et consacrer tout son temps, toute son intelligence au bien-être de cette famille emplumée. Vers la fin du mois de septembre 1809, Dugazon voulut, malgré les vives instances de ses amis, aller habiter quelques jours une ferme qu'il possédait à Sandillon, village situé près d'Orléans. Une courte maladie l'emporta dès son arrivée à la ferme.

Cet acteur était tellement l'enfant gâté du public qu'il pouvait se permettre avec lui les mystifications les plus excentriques. En 1793, un soir que l'on jouait *Othello* et qu'il se trouvait dans les coulisses, il paria avec ses camarades que lui, le Crispin de profession, il se faisait fort de remplir le rôle d'Othello et de s'y faire applaudir. Naturellement le pari fut tenu. C'était entre le deuxième et le troisième acte. Il revêt le manteau rouge d'Othello et fait lever la toile; alors il s'avance en capitan jusque sur le bord de la scène. Les spectateurs se taisent; les yeux hagards et fixés sur la rampe, Dugazon fait entendre d'une voix caverneuse les mots suivants : « Un quinquet! deux quinquets! trois quinquets!... » et ainsi jusqu'à « dix quinquets! » en marchant et en imprimant à chaque exclamation une vigueur ascendante si bien accentuée, si sérieuse, qu'il tient l'auditoire stupéfait et comme enchaîné sous la pression d'une puissance magnétique. La scène jouée, Dugazon se drape avec fierté et s'éloigne en héros qu'agiterait la passion la plus fougueuse. Alors un tonnerre d'applaudissements l'accompagne.

Dugazon était aussi auteur; on lui doit les pièces suivantes : l'*Avénement de Mustapha au trône* ou le *Bonnet de vérité*, comédie en un acte et en vers, représentée sur le théâtre de la République le 11 octobre 1792 (Dugazon n'en avait fait, dit-on, que les couplets : le reste était de M. R....); l'*Emigrante* ou le *Père jacobin*, comédie en trois actes et en vers (théâtre de la République, 25 octobre 1792); le *Modéré*, comédie en un acte et en vers (théâtre de la République, 30 octobre 1793). Il a ajouté deux scènes bouffonnes à la comédie de Fagan, intitulée : les *Originaux*, celle du maître de langue italienne et celle du maître de danse, scènes dont le principal mérite consistait à servir de canevas aux fantaisies de l'acteur.

Donnons maintenant la liste des principaux rôles créés par Dugazon : la Jeunesse, dans le *Barbier de Séville*; Lafleur, dans le *Célibataire*, comédie de Dorat; le précepteur, dans l'*Egoïsme*; le notaire, dans l'*Impatient*; M. Germain, dans le *Flatteur*; Sophanès, dans le *Séducteur*; M. de Crac, dans la pièce de ce nom; Fougères, dans l'*Intrigue épistolaire*; le Régent, dans les *Amis de collége*; Sans-Quartier, dans le *Chanoine de Milan*; Antoine Kerlebon, dans les *Héritiers*; Frontin, dans *Caroline* ou le *Tableau*, *etc.* Reprises importantes : Mascarille, de l'*Etourdi*; Scapin, des *Fourberies de Scapin*; Sganarelle, du *Festin de Pierre*; Frontin, dans le *Muet*; Turcaret; Desmazures, de la *Fausse Agnès*; le baron de La Garouffière, dans l'*Homme singulier*; le rôle à travestissement, dans le *Mercure galant*; M. Jourdain, dans le *Bourgeois gentilhomme*; Dubois, dans les *Fausses confidences*; Jodelet, dans *Jodelet maître et valet*; Crispin, du *Légataire universel*; le Ménechme bourru, dans les *Ménechmes*; Crispin, dans les *Folies amoureuses*; Pasquin, dans le *Triple mariage*; Crispin, dans le *Chevalier à la mode*, etc.

**DUGAZON** (Louise-Rosalie LEFÈVRE, dame), célèbre chanteuse, femme du précédent, née à Berlin en 1753, de parents français, morte en 1821. Elle vint à Paris dès l'âge de huit ans, et débuta à la Comédie-Italienne comme danseuse. Bientôt son zèle et son intelligence la firent remarquer, et on lui confia de petits rôles dans lesquels elle déploya un talent qui donnait de grandes espérances. En 1774, elle créa son premier rôle, Pauline, dans le *Sylvain* de Grétry, et y obtint un succès d'enthousiasme. A cette époque, Dugazon, qui commençait à se faire connaître, remarqua ses dispositions scéniques et fit de Louise Lefèvre sa femme et son élève; mais leur union ne fut pas heureuse, et ils ne tardèrent pas à se séparer; plus tard, leur divorce fut même prononcé. Mme Dugazon possédait une figure charmante, une tournure enchanteresse, une voix émue et émouvante. Son jeu plein de sensibilité, de finesse et de chaleur communicative, enlevait les spectateurs. Aussi quels applaudissements dans *Blaise et Babet*, *Alexis et Justine!* Mais c'est surtout dans la *Nina* de Dalayrac qu'elle déploya un talent hors ligne. La romance : *Quand le bien-aimé reviendra*, chantée par elle, a fait verser bien des larmes. Au milieu de ces triomphes, l'embonpoint vint envahir cette taille si souple et si frêle; alors, Mme Dugazon dut renoncer aux *amoureuses* pour prendre l'emploi des *mères*, qui lui valut de nouvelles ovations. Aussi a-t-elle donné son nom aux deux emplois encore appelés *dugazons* et *mères dugazons*. En 1792, cette excellente actrice quitta la scène pour cause de santé, y reparut en 1795, et renouvela ses premiers succès dans *Marianne*, le *Prisonnier* et le *Calife de Bagdad*. Mme Dugazon, lors de la fusion des deux Opéras-Comiques à la salle Favart, en 1801, fut nommée sociétaire et membre du conseil d'administration, puis se retira définitivement en 1806.

**Dugazon** (PORTRAIT DE LA), par J.-B. Isabey. Isabey, le célèbre miniaturiste, a fait de la Dugazon un délicieux portrait, qui a été gravé en couleur par Monsaldy, sous ce titre : *Mme Dugazon. Dédié à son fils par son ami Isabey*. Dans ce portrait, la charmante actrice paraît âgée de trente-cinq à quarante ans; elle a un léger embonpoint qui ne lui messied pas; sa physionomie est spirituelle et piquante; elle est vue de face, vêtue d'une robe blanche et la tête enveloppée d'un voile de mousseline transparente qui laisse voir des volubilis posés dans une chevelure frisottante.

Nous connaissons plusieurs autres portraits gravés de la Dugazon. Un des meilleurs est celui que F. Coutellier a gravé en couleur à l'époque où Mme Du Gazon (son nom est ainsi écrit sur l'estampe) jouait à la Comédie-Italienne, où elle avait été reçue en 1770. Rien de mutin et de provoquant comme le minois de l'aimable artiste; elle est coiffée à la Marie-Antoinette, avec un grand chapeau de paille orné de roses; elle a de grands yeux, une bouche mignonne, une mouche assassine posée sur le haut de la joue, le nez retroussé à la Roxelane, le corsage décolleté.... Ce portrait a été reproduit, en contre-partie, par Lebeau et accompagné de ces huit vers pitoyables :

Charmer en cour comme au village
Et plaire dans chaque saison,
De tous les cœurs avoir l'hommage
Tel est le lot de Du Gazon.
Que ses talents et sa finesse
Sont divins, délicieux!
Grâce à leur séduisante yvresse (*sic*),
Le spectateur se croit aux cieux.

**DUGAZON** (Gustave), fils de la précédente, compositeur, né en 1782, mort en 1826. Il étudia, au Conservatoire de Paris, l'harmonie sous la direction de Berton, et suivit le cours de composition de Gossec. Au concours de l'Institut de 1806, il obtint le second grand prix de composition, puis se livra à l'enseignement du piano et composa quelques morceaux pour cet instrument. Trois opéras-comiques, qu'il fit représenter à Feydeau, ne réussirent point. Les trois ballets qu'il écrivit pour l'Opéra n'eurent point une chance plus heureuse. On doit, en outre, à ce compositeur des trios, fantaisies pour piano et divers instruments, des romances et nocturnes à deux voix, publiés à Paris.

**DUGDALE** (sir William), antiquaire anglais, né en 1605 à Shustoke, dans le comté de Warwick, mort en 1686. Il entra, en 1638, comme poursuivant d'armes dans le Collége héraldique, et passa successivement par tous les grades intermédiaires jusqu'à ce qu'il fût nommé, en 1677, jarretière-roi d'armes et créé baronnet. Il avait rempli les devoirs de sa charge auprès du roi Charles Ier pendant la guerre civile, avait assisté à la bataille d'Edgehill et demeura aux côtés du roi jusqu'à la reddition d'Oxford, après la bataille de Naseby. Il se réfugia alors en France, mais pendant peu de temps, et revint en Angleterre se livrer aux recherches historiques qui étaient devenues depuis longtemps son occupation favorite, même au milieu des dangers de la guerre civile. Dès 1639, il avait fait exécuter, pour la bibliothèque de sir Christophe Halton, des dessins exacts de tous les monuments de l'abbaye de Westminster et de beaucoup d'autres églises d'Angleterre; il entreprit ensuite, de concert avec Dodsworth, de publier les chartes et les descriptions de tous les monastères d'Angleterre. Il parcourut alors toute la Grande-Bretagne, dans le but de recueillir les matériaux de cette publication, et, bien que ce fût à cette époque qu'il se vit obligé de se réfugier en France, son séjour à Paris, loin d'interrompre ses travaux, y contribua encore, car il trouva dans les manuscrits d'André Duchesne des chartes et des documents relatifs à divers prieurés d'Angleterre. Ce fut en 1655 que parut à Londres, en latin, le premier volume de son ouvrage, sous le titre de *Monasticon Anglicanum*; le deuxième et le troisième volumes furent publiés en 1661 et en 1673. Il en a été donné une nouvelle édition augmentée (Londres, 1817-1836, 6 vol. in-fol.), dont l'exécution, pour les planches seulement, a coûté 150,000 francs. Cette dernière édition a été réimprimée à Londres (1846, 8 vol. in-fol.), et il en a été fait un grand nombre d'abrégés en anglais. Parmi les autres ouvrages de Dugdale, on remarque : les *Antiquités du comté de Warwick* (1656, in-fol.), le chef-d'œuvre de l'auteur; l'*Histoire de la cathédrale de Saint-Paul* (1658, in-fol.); *Origines judiciales* ou *Histoire des lois de l'Angleterre, des cours de justice, des formes de mise en accusation, des pénalités pour crimes, des écrivains légistes, etc.* (1666); *Nobiliaire d'Angleterre* ou *Récits historiques sur la vie et les actes les plus mémorables de notre noblesse anglaise* (1675-1676, 3 vol. in-fol.); *Histoire résumée des troubles récents en Angleterre* (Oxford, 1681). Dugdale a aussi complété le deuxième volume des *Concilia* de sir Henry Spelman. Ses publications, outre leur mérite littéraire, sont surtout précieuses au point de vue de l'exactitude des faits qu'elles renferment. Un ouvrage intitulé : *Vie, journal et correspondance de sir William Dugdale*, a été publié à Londres, en 1827, par William Hamper; on y a ajouté un index analytique de ses manuscrits, dont une grande partie existe encore dans le musée Ashmoléien, à Oxford. — Son fils, sir John DUGDALE, fut roi d'armes à Norroy et a publié un catalogue de la noblesse de la Grande-Bretagne.

**DUGÈS** (Antoine-Louis), médecin et physiologiste français, membre de l'Académie des sciences, né à Mézières (Ardennes) en 1797, mort en 1838. Reçu docteur en 1821, il devint professeur d'accouchements à la Faculté de Montpellier. Il s'occupa d'abord avec succès des accouchements, puis de toutes les branches des sciences médicales, sur lesquelles il a laissé des travaux lumineux. Dans un *Essai physiologico-pathologique sur la nature de la fièvre* (1823, 2 vol. in-8°), il a tenté une fusion entre les doctrines de Broussais, de Cullen, de Brown, de Darwin et de l'école hippocratique; son *Mémoire sur la conformité organique dans l'échelle animale* (1832, in-4°) fut le signal d'un remaniement des classifications zoologiques; en 1834, des *Recherches sur l'ostéologie et la myologie des batraciens à leurs différents âges* (in-4°) lui valurent une couronne de l'Institut; enfin un *Traité de physiologie comparée de l'homme et des animaux* (1838, 3 vol. in-8°) fut son testament scientifique. Ce livre abonde en aperçus ingénieux, en expériences entièrement neuves. On a encore de Dugès, outre de nombreux articles dans les ouvrages et les recueils scientifiques : *Recherches sur les maladies les plus importantes et les moins connues des enfants nouveau-nés* (1821, in-4°); *Pratique des accouchements*, de Mme Lachapelle (1825, 3 vol. in-8°); *Manuel d'obstétrique* (1826, in-12); *De l'influence des sciences médicales et accessoires sur les progrès de la chirurgie moderne* (1827, in-8°).

**DUGHET** (Gaspard), dit le **Guaspre** ou **Gaspre-Poussin**, peintre français, né à Rome